

taire n'en aurait qu'un effet plus sûr ; mais ne le cherchez pas, cela pourrait compromettre ce qui est le plus important... Tu m'as compris ?

—Laissez-moi faire, répondit le Griso en s'inclinant avec respect et suffisance ; et il sortit.

La matinée fut employée à reconnaître les lieux et à tout préparer. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer au lecteur que les pauvres qui avaient tant inquiété Lucia et sa mère n'étaient autres que le Griso et ses bravi.

Le Griso, de retour au château, informa son maître de toutes les dispositions prises, et ils arrêtèrent le plan définitif de l'expédition nocturne.

Le vieux serviteurs aperçut qu'il se tramait quelque chose et, à force d'observations, il découvrit tout ; mais cela lui demanda du temps, et lorsqu'il se disposa, malgré les périls qu'il y avait pour lui, à aller avertir le père Cristoforo, une partie des bravi, était déjà en embuscade dans la maison inhabitée, et le Griso arrivait au même endroit avec une chaise à porteurs et le reste de sa troupe. Il envoya au cabaret du village trois de ses brigands pour surveiller ce qui se passerait dans la rue et avertir du moment où les habitants seraient rentrés chez eux. Quant à lui, il resta avec le gros de son monde près du lieu de l'embuscade.

Le pauvre vieux marchait encore vers le couvent qu'ils étaient tous à leur poste.

Le soleil allait disparaître lorsque Renzo entra chez Agnèse et dit :

—Tonio et Gervaso sont à l'auberge à m'attendre ; je vais manger un morceau avec eux ; et quand l'*Angelus* sonnera, nous viendrons vous chercher. Allons, courage, Lucia ! tout dépend d'un moment...

Lucia soupira et dit : "Courage !" avec une voix qui cimentait ses paroles.

Renzo et ses compagnons, en arrivant au cabaret, y trouvèrent un des bravi en sentinelle, appuyé contre la porte, et regardant à droite et à gauche d'un air indifférent ; un béret de velours cramoisi posé de travers lui couvrait la moitié de la tête ; son toupet, séparé sur le front, tournait autour de ses oreilles et était réuni en tresses, arrêtées par un peigne derrière la tête ; il

avait en main un énorme gourdin, point d'armes apparentes ; mais rien qu'à le voir un enfant eût deviné qu'il en avait de cachées. Lorsque Renzo voulut passer le seuil de la porte, cet homme le regarda fixement sans se déranger ; mais le jeune homme voulant éviter dans un pareil moment, toute noise, passa de biais sans rien dire ; ses amis firent de même. Une fois entrés, ils virent deux autres individus qui jouaient à la *mora* en se versant force rasades. Ils s'arrêtèrent pour regarder les nouveaux venus, et l'un d'eux, après avoir observé Renzo, fit signe à son camarade et à celui qui était contre la porte, lequel répondit par un signe affirmatif. Renzo s'aperçut de ce manège et en conçut des soupçons : il interrogea du regard la physionomie de ses deux convives, mais elle n'exprimait qu'un vif appétit. L'hôte attendait les ordres de Renzo, qui passa dans une autre salle avec lui et commanda le souper.

—Qui sont ces hommes ? demanda-t-il à voix basse à l'hôte pendant que ce dernier mettait la table.

—Je ne les connais pas, dit celui-ci en étendant sur la table une nappe grossière.

—Comment pas un ?

—Vous savez bien, reprit l'hôte, que dans notre métier nous ne devons pas nous occuper des affaires des autres, à ce point que nos femmes mêmes ne sont pas curieuses... Nous serions frais, avec tous les gens qui vont et viennent ! C'est toujours comme un port de mer, quand les années sont bonnes, s'entend... Mais il ne faut pas se chagriner, le bon temps reviendra. Ce qu'il nous faut, c'est que les chalands soient d'honnêtes gens... Maintenant, qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? ça ne nous fait rien... Je vas vous apporter un plat de *polpette* (espèces de rissoles) comme jamaïs vous n'en avez mangé.

Pendant que l'hôte prenait la casserole dans la cuisine, le bravo qui avait examiné Renzo vint lui dire tout bas :

—Quels sont ces particuliers ?

—De bonnes gens du village, répondit l'hôte en renversant les *polpette* sur le plat.

—C'est bien ; mais comment s'appellent-ils ? Qui sont-ils ?

—L'un est Renzo, dit l'hôte, un

beau garçon, bien rangé, fileur de soie qui sait son métier. L'autre, son cousin Tonio, bon vivant. C'est fâcheux qu'il ait peu d'argent, car il le dépenserait tout ici ! Le troisième est son frère, un imbécile qui mange chaque fois qu'on le régale.

Et l'hôte passa dans l'autre pièce porter le plat à qui de droit.

—Comment pouvez-vous savoir, lui dit Renzo reprenant la conversation, que les chalands sont d'honnêtes gens, si vous ne les connaissez pas ?

—À leurs actions, mon cher ami, répondit l'hôte.

—L'homme se juge aux actions. Ceux qui boivent le vin sans le critiquer et payant leur compte sans lésiner, qui ne se querellent pas avec les autres chalands, qui, s'ils ont un coup de couteau à donner à quelqu'un, vont l'attendre loin de l'auberge, afin que le pauvre aubergiste... ceux-là sont d'honnêtes gens... Mais pourquoi diable ! me faire tant de questions ? Vous allez vous marier et devez avoir autre chose en tête, et surtout devant ces *polpette* qui feraient ressusciter un mort !

Et ce disant il rentra dans sa cuisine.

Le souper ne fut pas gai. Renzo, préoccupé de son expédition, inquiet de la contenance des inconnus, était impatient de partir. Ses deux convives eussent voulu prolonger ce bon repas. On ne parlait qu'à voix basse et on ne tenait que des propos sans suite.

—C'est drôle ! dit de but en blanc Gervaso, que Renzo veuille prendre femme et qu'il ait besoin...

—Veux-tu te taire, animal ! dit Tonio en lui lançant un coup de coude, pendant que Renzo faisait une mine dépitée.

La conversation tomba, Renzo observait ses deux témoins comme lui-même et ne leur versait à boire qu'avec modération, juste ce qu'il fallait pour leur donner un peu d'ardeur, sans troubler leur cerveau ; enfin, le repas terminé et payé, ils s'en furent.

À peine dehors, Renzo vit que les étrangers du cabaret sortaient également et le suivaient ; il s'arrêta et dit :

—Voyons ce que ces gens me veulent

Mais les hommes s'arrêtèrent à